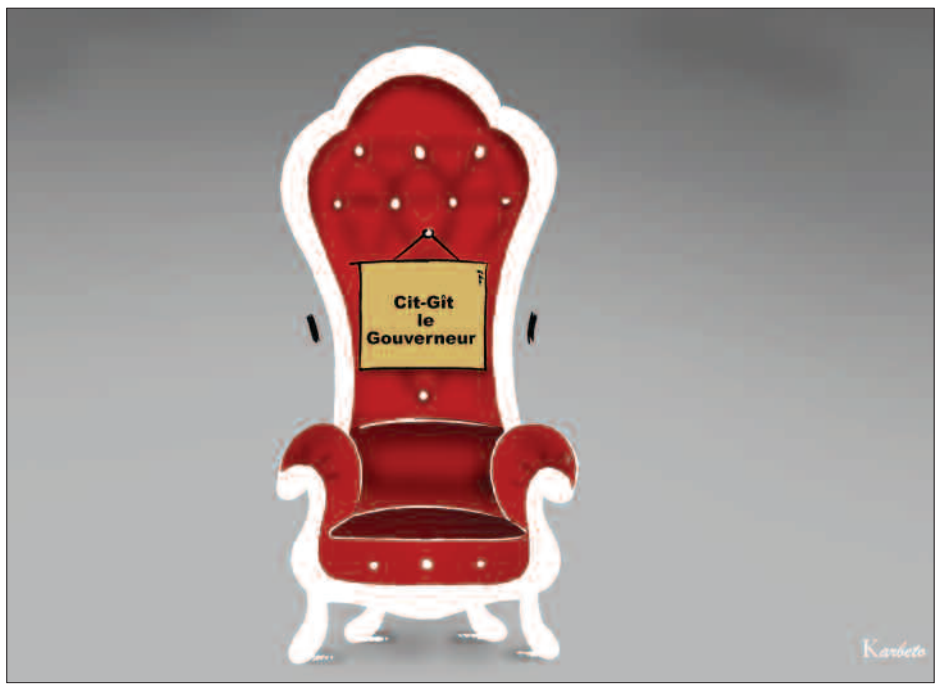
La grève du peuple,

Une fiction de Boualem Aïssaoui

En sortant de chez lui, en cette fraîche matinée d'automne, il n'imaginait pas un seul instant qu'il allait à la rencontre d'un événement extraordinaire. Pas âme qui vive dans la rue, pas un seul bruit.



Les portes des immeubles du centre-ville, généralement grandes ouvertes de jour comme de nuit depuis la disparition des derniers concierges, étaient fermées. Aux balcons, les volets des fenêtres étaient hermétiquement clos. A une heure où habituellement leurs personnels s'affairent à recevoir les premiers clients, les boutiques aux façades nouvellement ravalées en noir et blanc, donnant ainsi à la perspective de cette prestigieuse artère centrale de la capitale l'image d'un jeu de dominos qui serpente à l'infini, n'avaient pas encore levé leurs rideaux.

Pas une seule voiture ne circulait, et les aires de stationnement sauvages, hier sévèrement gardées par des individus qui s'y étaient implantés depuis longtemps au nom d'un «droit du sol» sonnant et trébuchant, étaient curieusement désertes.

Des colonies de chats venus d'on ne sait où, le poil ébouriffé, courraient dans tous les sens, réprimant à peine des miaulements apeurés.

Devant le kiosque du fleuriste du quartier, où il avait l'habitude de s'arrêter un instant pour échanger quelques propos de bon voisinage, la cage des oiseaux était bien triste. Le perroquet qui y trônait depuis longtemps la tête haute et dont les moqueries étaient connues de tous avait perdu la voix, ajoutant son incompréhensible mutisme à l'épais et mystérieux silence qui enveloppait lourdement la ville.

Dans ce décor figé où le maître du suspense aurait volontiers posé sa caméra, envahi soudain par la peur, il pressa instinctivement le pas. Puis, se ravisant, sans toutefois se retourner, il ralentit un moment sa marche, donnant à cet instant précis l'image d'un personnage des années de gloire du cinéma muet se mouvant au ralenti.

Maîtrisant enfin ses sens, il reprit peu à peu une démarche normale, quand soudain des clameurs de plus en plus rapprochées parvinrent à ses oreilles.

Il courut aussitôt se cacher dans l'embrasure d'une imposante porte d'immeuble, l'esprit toujours en alerte. Il n'en crut pas ses yeux devant le spectacle qui déroulait ses séquences devant lui. Est-ce une fiction ou une réalité ?

Un cortège de personnalités officielles de haut rang aux tenues strictes, dont les visages et les gestes occupent chaque jour depuis des décennies la «une» des journaux télévisés, avançait en rangs serrés, le pas nerveux vers les hauteurs de la ville. Un danger imminent allait-il survenir ? Une catastrophe s'est-elle déjà produite ? Des idées noires et des hypothèses farfelues embrouillaient sa tête quand, au passage de ces marcheurs «extraordinaires», il eut le temps de lire sur une banderole, inscrit en grosses lettres, un slogan qui lui rappela une formule restée célèbre prononcée naguère par un vétéran de la guerre de Libération nationale élevé le temps d'une élection au rang de médiateur de la République, «Peuple nous t'aimons» et plus loin, sur une autre pancarte en lettres capitales «Peuple, cesse ta grève, sors ta tête, nous te promettons pour la troisième et dernière fois : à compter de ce jour, tes désirs seront des réalités».

Le cortège disparut vers les hauts quartiers de la ville sans avoir été apparemment entendu. Les rues étaient toujours désertes et muettes.

Quittant enfin son refuge, des bruits de volets s'ouvrant les uns après les autres dans un grincement répété à l'infini, puis des voix pleines de reproches, l'immobilisèrent sur-le-champ. Il comprit aussitôt, aux gestes menaçants brandis au-dessus de sa tête, qu'il était aux yeux de tous, sans l'avoir voulu, «un briseur de grève».

Réhabiliter la tradition du «message à la nation» qui constitue le lien solennel et direct entre le gouverné et le gouvernant, l'occasion de faire un bilan de fin d'année, et d'inviter à plus d'efforts et d'espoirs. Réhabiliter également la tradition du défilé militaire chaque Ier Novembre pour rendre publiquement et périodiquement hommage à toutes nos forces armées, pour entretenir la fierté nationale et éloigner le mauvais œil.

Dos au mur, le regard en contre-plongée, le visage en partie dissimulé derrière son bras droit secoué par d'interminables tremblements, il se mit à balbutier quelques mots pour justifier sa fâcheuse posture jurant par tous les saints de la ville, qu'entièrement absorbé par l'écriture d' un scénario de film de fiction dont le héros principal était incarné justement par le peuple, il n'avait pas mis le pied hors de chez lui depuis plusieurs semaines et qu'il ne pouvait par conséquent avoir la moindre idée de ce qui se tramait dans la ville.

Soudain, des centaines de pages de cahiers d'écoliers sont lancées dans sa direction, et une voix grossie par l'écho qui en prolongeait la portée à l'infini l'interpella en ces termes : «Puisque toi, l'artiste solitaire, tu es le seul à avoir ignoré le mot d'ordre et à avoir rompu la chaîne de solidarité, pour mériter ton retour dans les rangs de la communauté, nous te mettons à l'épreuve et te désignons, séance tenante, comme notre représentant auprès de l'autre partie, les gens d'en-haut, pour faire connaître nos revendications, inscrites en lettres majuscules sur toutes ces feuilles qui tombent en ce moment sur ta tête. D'habitude, c'est toi qui distribues les rôles, aujourd'hui, c'est nous les éternels figurants qui décidons de la feuille de service comme vous dites dans votre jargon cinématographique !»

Sans perdre un seul instant, rassuré par le dénouement non violent de ce face à face inégal, il s'empressa de ramasser les feuilles une à une, pendant que les volets des fenêtres se refermaient à nouveau dans un vacarme assourdissant. Il se sentit investi d'une énorme mission, et on pouvait lire dans son expression qu'il trouvait là, de façon tout à fait inattendue, un merveilleux prétexte pour terminer l'écriture de son scénario, même s'il rechignait au fond de lui-même à l'idée de ravir le rôle principal au peuple ou de changer quoi que ce soit à la trame initiale de son récit.

Pendant ce temps, arrivé au siège du gouvernorat de la ville reconnaissable à son architecture des années trente et au fronton duquel flottait fièrement l'emblème national, le cortège, composé de personnalités officielles représentant tous les corps d'activité et de «l'alliance partisane», décida de tenir sur-le-champ une réunion extraordinaire en vertu des dispositions de la constitution du gouvernorat.

En l'absence du gouverneur, dont la ville était sans nouvelles depuis plusieurs semaines et que la rumeur disait tantôt en pèlerinage prolongé aux Lieux Saints, tantôt en convalescence dans une célèbre station thermale ; tantôt en période de soins aux mains de médecins qui se relayaient sans relâche à son chevet pour invalider les thèses de ceux de plus en plus nombreux qui le donnaient inapte à gouverner et se mettaient déjà en campagne pour lui succéder, le responsable le moins âgé dans les fonctions les plus élevées prit la parole le premier, avec le consentement de toute l'assistance, si l'on s'en tient aux applaudissements nourris qui ont accompagné sa marche accélérée vers le pupitre de cette immense salle de conférences.

Sur ce, la rumeur s'étant propagée rapidement dans la ville, «le peuple en grève» avait quitté son refuge, ouvert fenêtres, portes et rideaux, et se dirigeait maintenant, les poings serrés mais en rangs disciplinés, vers la placette où le gouverneur faisait ses adieux alors que des voix l'imploraient sincèrement à poursuivre sa mission pour parachever son programme, punir dans le cadre de la loi le terrorisme économique qui s'attaque au Trésor public, consolider la cohésion nationale, la sécurité et la paix, préparer, dans de meilleures conditions internes et externes avec tous les acteurs politiques, l'alternance démocratique au pouvoir.

Une salle de conférences dont les murs sont les témoins muets des grands évènements que le pays a connus depuis les premières années de l'indépendance et des votes successifs à «l'unanimité écrasante» qui se déroulaient généralement aux aurores, à l'heure précisément où les cerveaux sont irrigués de sommeil à l'exception bien sûr de ceux qui réglaient la partition et qui avaient, quant à eux, bien dormi durant les «débats houleux» à quelques mètres de là, dans de confortables appartements «d'astreindre», à l'abri des projecteurs de la scène.

Après avoir souligné la gravité de la situation créée par «la grève du peuple» qui vient s'ajouter à l'absence prolongée du gouverneur et qui signifie, si elle venait à perdurer, la mise au chômage de tous les représentants institutionnels désignés ou élus, l'orateur invita chaque responsable, notamment ceux à la tête de secteurs stratégiques, à faire leur autocritique et à formuler des propositions sérieuses de sortie de crise. On entendit toutes sortes d'interventions dont certaines auraient fait franchement rire l'assistance si l'heure n'était pas grosse de multiples et dangereuses interrogations.

«Puisque le peuple est absent, considérons-le en absence irrégulière et prenons les décisions administratives courageuses qui s'imposent en pareil cas selon la réglementation en vigueur !» lançait sur un ton rugueux qui sied parfaitement, selon les connaisseurs, à la langue de bois le représentant du secteur du travail, dont le premier responsable venait d'être muté à de nouvelles fonctions.

«Il est temps de renouveler le peuple des grandes villes et notamment celui de la capitale en l'échangeant contre les populations du Sud moins polluées, et ce n'est que justice que celles-ci viennent goûter aux fruits des richesses que le pays tout entier tire depuis longtemps de dessous de leurs pieds, je veux dire du sous-sol des vastes territoires où elles sont nées !»

Et un autre de renchérir : «Non, pas tout le peuple d'Alger, mais seulement les moins de cinquante ans, car c'est avec la génération de l'indépendance que nous avons le plus de problèmes»… Et tant d'autres idées lumineuses que le secrétaire de séance à l'expression martiale consignait avec application dans un procès verbal qui ne finissait pas de s'étirer au fil des heures.

L'artiste n'eut pas le temps d'arriver aux portes du gouvernorat pour commencer sa mission que des youyous se firent entendre. A nouveau, il ralentit le pas, serrant fortement entre ses mains, de crainte de les voir s'envoler, les feuilles d'écolier sur lesquelles sont consignées les revendications des «grévistes» qu'il est chargé de porter à la connaissance de l'autre partie en conclave au siège du gouvernorat, lorsque le gouverneur en personne, entouré d'une population jeune, mixte et joyeuse, sans escorte officielle et sans garde rapprochée, apparut devant ses yeux. Aussitôt, sur une tribune improvisée montée en accéléré comme dans un décor de théâtre, le gouverneur prononça un discours, sans se servir de notes, dans une langue qu'il manie admirablement comme un chef d'orchestre symphonique le fait d'une partition, devant une assistance silencieuse, attentive, qui mesurait toute la gravité de l'instant. «Mon cher peuple, voici venu le moment de te remettre les clés de la ville. J'ai consacré toute ma vie à servir, et si je n'ai pas réalisé tout mon programme, c'est tout simplement que celui-ci, pour le bien de la nation, est plus grand que tous mes mandats.